Descendre

Mon esprit crée.
Comme par complexe, il crée
Des formes en permanence.
C'est tout ce qu'il sait créer.
Ces formes sont l’illusion
De son monde intelligible.

Les formes sont finies. Elles sont des ensembles dont
Seules les frontières sont visibles, elles
Deviennent des présences et des objets, des concepts,
Des idées.
Avec elles j'organise ma pensée.
Parce que l'objet est saisissable, il devient utile,
L'objet devient le seul matériau de la pensée
Au nom de mon humanité.

La forme est utile à ma pensée.
La forme que j'agence est l'organe de ma pensée.
Le mot est l'organe de ma phrase.
Ma phrase est la forme d'un ensemble d'objets.
Ma pensée gagne l'inertie héritée du mot.

La forme est une image, une idée, un bloc, qui organise ma logique et ma compréhension par emboîtement d'objets. Ici,
Agencer les invisibles est impensable.

L'impensable rôde, libre, naïf, dans l'air que je respire nécessairement, opportunément, aveuglément,
Avec insouciance.

Si je dessine au crayon la forme d’une coccinelle, j'en reconnais la forme qui est ici une image vidée, une représentation,
Une coccinelle lésée.
Cette image est une idée. Cette image n'est qu'une idée. Son contour, son trait, sa forme restent l'idée pensive d'une coccinelle loin de son sujet et
L’esprit qui raisonne avec des idées seules perd son corps,
Il perd son ancrage dans le monde fait d'invisibles et de mouvements.

Si maintenant je peins cette coccinelle, elle sera investie de ses couleurs et de ses lumières,
Et elle prendra une toute autre dimension.
Elle ne sera plus qu'une forme. Elle sera douée d’un contenant vibrant, d’une mobilité, d’une

perception, d’un agencement, d'un solide mystère habité du mouvement invisible du vivant.

Si je fais abstraction de la forme, la coccinelle peut être représentée par de simples taches de couleurs, plus abstraites, alors
Une présence physique se devine comme une source de possibilités plutôt que comme un espace limité, limitant, formel, utile.
Et je peux sentir les intentions de l'insecte.
Son corps
Est un jardin d'invisibles qui s'épanchent hors de sa forme.
Et la coccinelle prend les mêmes propriétés qu'une source de lumière.

La couleur est l'indice d'une cohabitation avec les lumières.

La couleur indique au-delà de la forme.
Elle indique le mouvement des matières vivantes et inertes.
La couleur indique le champ lumineux des présences, elle porte en elle l'intention des essences et de leurs interactions.
La coccinelle m'a rendu une lumière rouge. C'est l'information qui m'est destinée et qui me lie à cette coccinelle comme une intention. Sa forme est l'intention que je lui porte pour pouvoir la penser.
Sa couleur est l'intention impensable qui traduit l’intériorité des mouvements invisibles,
Une réalité se trouve dans la transformation mouvante des propriétés
Que les lumières révèlent et mettent en reflet.

Pour moi, le rouge est l'identité de cette coccinelle,
La lumière rouge est ce qui m'aura traversé.
La lumière est l'intervalle qui nous lie.

Si le mot est une forme, la phrase est un agglomérat, un grumeau de formes.
La pensée et sa phrase sont les formes qu'il me faut investir dans leurs couleurs, dans leurs mouvements intrinsèques,
Dans la texture d'une voix qui se disperse comme la lumière lointaine d'un feu déjà éteint,
Dans la densité des intervalles plus que dans la somme de leurs objets.

Écrire m'est parfois ce processus mystique où
Mon propos est au-deçà du livre,
Dans le spectre d'un auteur qui résonne
Par une lumière plus profonde,
Une lumière trouvée dans une autre langue.

Je dois me familiariser avec
Cette dimension abstraite
Qui régit le concret.
C'est l'enjeu de ce livre dont
L'ambition
Est de représenter le vivant pour mieux l'investir

Et le représenter.

Cette ambition est encore une idée.
Si la fin s'avère bonne,
Je tiens que le début sera bon.

L’idée c'est la tentative de mon esprit à abstraire le corps absurde,
À m'articuler dans la pensée logique,
Plutôt que de me mouvoir et de trouver un réel indiscutable dans un espace concret.
Cette attitude sert mon humanité,
Et aux dépens d'une chose
Qui m'est plus que tout,
Et plus vaste que ma seule humanité.

Parce qu'un auteur se rend à son humanité,
Il parle la langue de son humanité.
Et sa poésie se perd dans une littérature d'objets.

L'idée est ce qui me tient à mon humanité, loin des intimités universelles.

L’idée est cette forme qui fuit mes perceptions et mes affects pour ne s'agencer que dans les représentations culturelles de mon esprit.
L’idée est la trace d’une volonté de supplanter la perception du concret par l’objectivité de ma pensée, et via les logiques normées du langage.

Dès lors qu'une subjectivité se déploie à mes sens, dépourvue de ses représentations, de ses interprétations, j'admets que l'objectivité m'est moins concrète que ma subjectivité.
Ma subjectivité est tellement loin de ma pensée qu'elle devient une objectivité pour elle.
C'est une objectivité plus réelle, plus dense que l'objectivité même de la pensée qui la définit.
Le monde abstrait qui trouvait une justesse dans mon corps devient une présence qui peut être plus concrète que ce que ma pensée peut concevoir de plus concret.
C'est la première absurdité, le premier paradoxe qui, quand je le vis,
Me fait rire. Et
Rire me fait me sentir vivant.

Si, au prix d’un dur labeur, mon esprit se fait moins volontaire,
Il peut être en mesure de regarder et de constater seulement.
Mon esprit devient alors une propriété perceptive du corps plus qu'un outil analytique,
Et il recouvre alors sa fonction matricielle : j'habite mon corps.
Habiter mon corps,
C'est être dans mon mouvement propre.
C'est être, plus que me faire être.
Je me découvre ainsi une identité concrète, faite de mouvements invisibles, indicibles,
Une identité à l'haleine de pétrichor.

Ces capacités à être, trouvées dans l'impensable, changent la forme de mon corps en
Une entité plus diffuse, au-delà de ma forme, de mon masque, de mon image.

C’est ce qui me donne une dimension plus grande que l’objet seul qui me représente.
Ma subjectivité est alors en moi, et aussi en dehors de moi.
Et ainsi je suis indissociable de mon corps, je redeviens sa simple manifestation.

Mon corps perd ses limites : il est aussi ce que je perçois.
Je suis ce que je perçois ?
Ce que je perçois et qui fait maintenant ma subjectivité est, plus que ma propre nature, la nature même :
Mon corps fusionne naturellement avec les musicalités qui le traversent. En absorbant les ambiances, les intentions, les cinétiques, les intervalles, mon corps saisit naturellement, organiquement, l’essence des contextes pour mieux les traverser et en être traversé.
Mon corps et mon environnement dansent, nous sommes
Une sinusoïde qui
Dévoile un nouveau regard fait de mystères concrets,
Des mystères suffisants
À mon entendement.

Dans ce phénomène d'intrication, je « deviens » ce que je perçois.
Mon corps, allongé sous un arbre avec cette coccinelle, au bord d’une rivière, devient le moment.
Il devient la scène et se confond en elle, avec elle, en moi.
Ce mouvement est une danse orchestrée par les organes extérieurs devenus miens, faits miens.
L’arbre, la rivière, l’oiseau, le possible poisson, la terre fertile et l'odeur des alluvions,
Cette ambiance, ce rythme est
Dans mon corps, est
Mon corps tout entier.
Mon corps devient autre chose qu’un corps fini, il devient un champ,
Un champ de possibles, un champ mouvant, parfaitement moulé dans les rythmes inconscients de la rive.
Il en est devenu l’amont et l’aval.
Ma pensée est l'eau invisible et redoutable de la rivière.

Je pense à Narcisse.
Se serait-il noyé ici ?
Mon esprit ne serait là que pour distinguer les formes,
Que pour me rappeler à ma propriété d'être singulier et fragile,
Coupé du monde et malmené par la pensée d'un masque sidérant ?
Ou appartient-il depuis toujours à un cosmos fuyant,
Fait de présences mouvantes, traversantes
Que des rythmes distincts et remarquables,
En proie à un monde dévorant,
Auraient confondu dans l'intrication d'un amour inévitable, protéiforme et omniprésent ?

Quand penser se fait au-deçà des mots,
Penser devient un exercice mystique,
Ce qui devient un poème m'est une épreuve nécessaire pour acter au théâtre.
Une discipline se pense.

Le théâtre est une discipline.
Je dois penser comment ne plus penser
Et découvrir ce que cache cette idée irrationnelle.

Je dois penser via la diffusion de mes sens plutôt que par une profusion d'idées.
Quand je ne suis fait que de pensées, je sors de ma présence organique et concrète. Mon corps devient objet, idée, concept. Je ne peux m’émanciper que vers un monde d’illusion, dans lequel je perds toute capacité d'identification subjective.
"Je" n'est plus qu'une idée. "Je" perd tout sens commun. Je ne suis plus que cet objet, disponible à l'utilité.
Quand je ne suis que d'idées, mon monde se façonne en une somme systémique d'idées. Je brasse ce monde fictif de représentations objectales et mécanistes.
J'ai pour blessure l'abstraction initiale de ma présence mouvante et concrète.
Je ne suis plus qu'une pensée désincarnée dans la tragédie de ma dissociation.
J'agence des concepts comme j'assemble les objets d'un puzzle
Dans une utopie déterminée en projet.
Je reproduis hors de moi ce modèle où je suis le rouage dans la machinerie déterministe et logique là
Où mon corps, lui,
Ne parle que d'intrications absurdes et insensées.

L'absurde est la part de cohérence
Que mon corps habite et
Qui échappe à ma pensée.
L'absurde est ce qui doit être validé
Inconditionnellement
Par l'esprit qui cherche le mouvement dans ses idées.

Pour toucher le réel,
Je ne peux pas le parler.

Il ne peut pas se dire.
Il ne peut pas se penser.
Le réel se touche, il se constate
Dans le maillage mouvant des présences insaisissables,
Par l'exercice du vivant, dans l'éveil d'une pensée
Qui regarde les mystères
Plus qu'elle ne les reconnaît.

Ce champ d'imprévus arrose et révèle
Mes perceptions lucides,
Mes émotions franches.
Il redonne à mon intuition sa nature sans âge,
Faite de mouvements, et dont je devine
Une source profonde
Qui reflète les couleurs
Des invisibles.

Révision #17
Créé 2026-06-15 15:38:42 CEST par leopold
Mis à jour 2026-11-23 19:01:14 CET par leopold